Ami du Clergé du 25 juin 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — **XXXV.** 7e Dimanche après la Pentecôte : Le beau service, 217.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XXIII. La Communion « privée », 218.
Causeries de pédagogie catéchistique. — IX. Le matériel didactique, 220. — X. Valeur du silence, 222.
S. S. Pie XII et l'apostolat des laïques. — I. Les maux dont souffre le monde, 223.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XXXV
7e Dimanche après la Pentecôte
LE BEAU SERVICE

S. Paul nous avait fait approfondir le sens du baptême. Il en montre aujourd'hui les exigences : « Vous n'avez pas été libérés de l'esclavage du péché pour vous y soumettre à nouveau. A présent vous êtes passés au service de Dieu » (Rom., VI, 22). Pour mieux accentuer le contraste entre la vie païenne et la vie chrétienne, il désigne l'une et l'autre par le même terme : « **esclavage** ».

Opposons, nous aussi, ces deux esclavages : celui du péché et celui de la justice.

I. — *Observations préliminaires*

« Je m'exprime d'une façon humaine », dit l'Apôtre. Pour s'accommoder à leur intelligence encore mal éclairée des choses de Dieu, il parle du service de Dieu comme d'un esclavage. C'est pour la clarté. Mais c'est aussi l'Esprit-Saint qui parlant par les prophètes ou par l'Eglise du Christ, applique à Dieu et aux choses de Dieu des mots empruntés au langage courant.

En opposant deux « esclavages », S. Paul enseigne une vérité élémentaire mais trop oubliée. Nous ne sommes pas à nous-mêmes notre Loi. Et nous n'échappons aux exigences du Décalogue et du Sermon sur la Montagne que pour retomber sous la domination d'une nature faussée par le péché originel et dont les mouvements sont aussi tyranniques que désastreux. « La grande tentation de l'homme,... c'est cette idée que l'homme peut se faire lui-même, conquérir sa destinée par ses propres forces, se conduire en maître de tout ce qui est au-dessous et ne reconnaître personne au-dessus »[1]. Celà revient à dire que nous n'avons d'autre liberté que de choisir entre deux exigences : celle d'une nature déchue et celle d'un Dieu qui nous relève. Servitude du péché, servitude de la Justice.

II. — *Servitude du péché...*

...ou de la nature déchue, c'est tout un. S. Paul personnifie le péché ; il en fait, pour la commodité de son exposé, une sorte de tyran à qui la désobéissance d'Adam nous a livrés sans défense et qui nous mène à notre perte éternelle par ces convoitises que la déchéance originelle a déréglées.

Etre esclave du péché, c'est donc agir sous l'impulsion de ces convoitises ou vices capitaux qui, fortifiés par l'habitude, nous mènent avec une tyrannie toujours accrue et d'autant plus infailliblement que nous avons l'illusion d'être libres et d'agir à notre guise. De prétendus sages antiques avaient érigé en théorie cette dure servitude masquée par cette illusion de liberté : « Suis la nature, disaient-il, modère tes plaisirs, oui, mais pour en jouir davantage ».

De nos jours, nos modernes sophistes ont rejeté le joug du Christ et repris le slogan : La nature est bonne ; tout ce qu'elle réclame est légitime.

a) **Amour de l'argent** et des jouissances qu'il procure ? Pas d'autre impératif que de réussir ; pas d'autre règle que de ne pas se faire prendre. Tourner ou éluder la loi civile c'est cela de l'honnêteté. « Les affaires sont les affaires », n'est-ce pas ? Un polémiste, qui fut à ses heures homme de foi intransigeante, a fait justice de cette ineptie :

> L'affaire du salut, les affaires spirituelles, les affaires d'honneur, les affaires d'Etat... sont des affaires qui pourraient être autre chose, mais ce ne sont pas les affaires qui ne peuvent être que les Affaires, sans attribut ni épithète.
>
> Etre dans les Affaires, c'est être dans l'Absolu. Un homme tout à fait d'affaires... ne doit avoir de pensées, de sentiments, d'yeux, d'oreilles, de goût, de tact et d'estomac que pour les Affaires.
>
> Il serait impossible de dire précisément ce que c'est que les Affaires. C'est la divinité mystérieuse... Les Affaires sont les Affaires comme Dieu est Dieu, c.-à-d. en **dehors** de tout... Au point qu'il suffit d'énoncer ce lieu commun pour tout trancher, pour museler à l'instant les blâmes, les colères, les plaintes, les supplications, les indignations et les récriminations... (Léon Bloy, *Exégèse des lieux communs).*

b) **Les plaisirs ?** 1° Voyez les **alcooliques.** Est-il plus lamentable esclavage et, hélas ! plus répandu que celui de la boisson ? « Qui a bu boira ». Consultez les psychiatres. Une fois ce vice enraciné, il est inguérissable. Quel esclavage !

— 2° **Voyez les luxurieux,** infiniment plus nombreux que le ivrognes. S'il est un vice tyrannique, c'est celui-là. Cette concupiscence de la chair est devenue un véritable culte. Nous constatons de nos jours une véritable conspiration contre les **VIe et IXe** commandements de Dieu.

Intoxiqué par tout ce qu'il lit, voit ou entend, « l'homme moyen » réclame liberté pour le plus tyrannique des instincts. Le satisfaire par tous les moyens paraît aussi normal que de manger ou de respirer : cela fait partie des exigences, donc, des droits légitimes de la nature. En réalité, ce que l'homme a conquis par cette révolte contre la morale, ce n'est pas la liberté, mais la licence, qui fait de lui un animal lubrique, descendu au-dessous du niveau païen. D'où la question vengeresse de S. Paul : « Quel fruit en recueillez-vous ? » Et l'Apôtre n'a pas de peine à répondre : « **La honte et la mort** ».

c) Les fruits de l'asservissement au péché : **la honte** : honte d'une civilisation qui allie les plus étonnants progrès de la science avec la pire des décadences morales et sociales :

— l'insolent effort de **l'affairisme** a produit une véritable désorganisation de la cité. D'abord **sur le plan économique** : d'un côté, un petit nombre de profiteurs au luxe insolent ; de l'autre, une

[1] Y. de Montcheuil, *Leçons sur le Christ*, p. 58.

majorité de mal lotis. Sur **le plan politique,** d'autre part, les institutions faussées par l'omnipotence de grandes « féodalités » financières ou politiques.

— la **servitude de l'alcool** a multiplié le nombre des dégénérés, victimes de leur hérédité alcoolique ; elle a encombré les sanas et les hôpitaux psychiatriques...

— l'**idolâtrie du corps** et de ses plaisirs les plus infâmes produit un abaissement du sens moral qu'on ne peut dénoncer sans être taxé d'hypocrisie. Plages et centres de tourisme sont envahis par les maniaques d'un nudisme plus ou moins affiché ; des jeunes françaises se croiraient déshonorées si elles n'arboraient pas des costumes plus que restreints : « J'ai bien le droit de me mettre à l'aise ; ceux que cela gêne n'ont qu'à ne pas me regarder !... » Cette « liberté » retentit inévitablement sur la famille. Peu de réflexion ou de sang-froid dans le choix d'un compagnon ou d'une compagne de vie. On se marie par caprice ; et trop souvent c'est le divorce. Bergson pouvait déclarer : « Nous sommes dans une civilisation aphrodisiaque » ; ce qui veut dire qu'une assez forte majorité de nos contemporains vivent sous l'obsession érotique.

d) Après la honte, **la mort.** Il ne sert à rien d'imiter l'autruche et de se boucher les yeux pour ne pas voir le gouffre. « Ni impudiques, ni adultères, ni voleurs, pas plus qu'ivrognes et calomniateurs n'auront part au Royaume » (I Cor., VI, 9, 10). Ils ont choisi leur dieu, c.-à-d. « leur ventre ». Ils ont refusé le vrai Dieu qui, seul, peut les faire vivre éternellement, à la condition qu'ils aient fait sa volonté. Alors, que leur reste-t-il ? Dans l'éternité ni l'argent, ni l'alcool, ni la chair ne les sauveront : car ces faux dieux ne les y suivront pas, la mort éternelle sera leur salaire.

III. — *Le beau service*

Comment une si honteuse et si mortelle servitude ne ferait-elle pas horreur au chrétien ? Et comment nous, les baptisés, ne comblerions-nous pas de nos effusions notre libérateur bien-aimé, le Christ Jésus ? Sans doute, il nous a tous arrachés au péché, mais en enlevant la toute-puissance à l'instinct, il ne l'a pas détruit. C'est à nous de lutter, soutenus par la grâce, contre ces tendances au mal qu'il a laissé subsister. Notre libération ne nous dispense ni de lutter ni d'agir. Elle nous engage dans la milice du Christ. Elle nous fait entrer à son service, ce qui est tout le contraire d'une servitude. Car il est librement accepté, l'engagement du baptême, ratifié par l'enfant parvenu à l'âge de comprendre.

1. — **Service actif et généreux.** Nous sommes les « enfants de la promesse ». Le Christ nous a rendu nos titres à l'héritage divin. Mais cet héritage n'est pas du tout fait. Comme la terre promise à Abraham, et qui dut être conquise de haute lutte par ses descendants délivrés de la servitude égyptienne, le Royaume où nous introduit notre Pâque, nous avons à le prendre d'assaut. « Le Royaume se laisse faire violence » (Mat., XI, 12). Entendons, par là, cette violence que nous devons nous faire à nous mêmes, pour museler nos instincts et nous camper dans une attitude de fière indépendance devant tous ceux qui représentent « le monde ». Ils réservent leur approbation et leurs faveurs à ceux qui s'aplatissent avec eux devant le veau d'or... Mais nous, « esclaves de la justice », nous redisons : « Je n'offrirai pas leurs libations de sang, et mes lèvres ne prononceront jamais le nom de leurs idoles » (Ps. XV, 4).

Cette indépendance des enfants de Dieu leur attire bien des suspicions. Qu'importe : ils sont « les esclaves de la justice » ; ils servent Dieu, en accomplissant sa volonté, exigeante mais libératrice. Que leur importent les succès terrestres. N'y a-t-il pas une Providence qui veille sur eux ? « Ne me donnez ni pauvreté ni richesse. Octroyez-moi ce qui m'est nécessaire » (Prov., **XXX,** 8).

La pauvreté, Jésus, le premier, l'a épousée. Nous autres nous l'acceptons d'un cœur allègre. Quant à la richesse, nous, « dont la cité est (déjà) dans les Cieux », nous sommes assez riches, si nous possédons Dieu. « Le Seigneur est la part de mon héritage ! » (Ps. XV, 5).

Esclaves de la justice, ou plutôt engagés au service de Dieu, nous travaillons à substituer en nous l'amour de Dieu à l'amour de nous-mêmes. Travail qui n'est jamais fini, mais qui, entrepris avec une générosité désintéressée, porte ces fruits incomparables : la **sainteté** et la **vie éternelle.**

2. — **Service glorieux,** et magnifiquement récompensé. Est-il gloire plus haute que d'être les fils de Dieu, les frères du Christ, dirigés par l'Esprit-Saint ? C'est en nous livrant à ses impulsions que nous réalisons de plus en plus la ressemblance avec l'Homme parfait, le Verbe incarné et que, en lui, comme lui nous glorifions le Père par une perfection qui est à la fois notre œuvre et la sienne.

Comment ne nous récompenserait-il pas comme il sait faire ? Il se donne à nous, par pure bonté, comme une récompense qui dépasse infiniment nos mérites. En lui, nous trouvons la satisfaction de toutes nos tendances le plus hautes, en lui, richesse et gloire, en lui, la vie qui ne finit pas (Rom., VI, 23).

* *

« Vous ne pouvez choisir deux maîtres » (Mat., VI, 24). Choisissez donc le meilleur, celui qui, en exigeant plus de vous, vous assurera une vie conforme à votre dignité d'hommes et de chrétiens, la vie même que Jésus partage avec vous, d'abord dans sa Passion, ensuite dans sa gloire...

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXIII

LA COMMUNION « PRIVÉE »

Que de chemin parcouru depuis ce 8 août 1910 où Pie X instaurait la Communion précoce et fréquente des petits enfants ! Et pourtant son décret *Quam singulari* s'est heurté à de nombreuses difficultés qui, ici ou là, en ont plus ou moins retardé l'application ; en sorte que les directives de nos Evêques, en cette matière, nous apportent des éléments de solution pour un problème qui reste encore actuel.

I

Quelques années après la parution du Décret, l'Eglise inscrivit dans son Code de Droit Canonique (canon 859) la loi que le *Directoire* résume ainsi : « Les enfants sont tenus de faire leurs Pâques dès qu'ils ont l'usage de la raison ». Que faut-il entendre par « usage de la raison » ? « L'âge de discrétion, dit Pie X, aussi bien pour la confession

que pour la communion, est celui où l'enfant commence à raisonner, c.-à-d. vers sept ans, plus ou moins ».

Il vient en effet un moment dans la vie de l'enfant, où il regarde attentivement, pose des questions, réfléchit sur les choses vues ou entendues ; son esprit manifestement travaille sur les images que lui apportent les sens ; sa raison s'éveille. Qu'il y ait auprès de lui une personne attentive et bienveillante, pour aider et diriger ce travail intérieur, et l'enfant pourra faire de rapides progrès.

Au même stade, et allant de pair avec la raison, la conscience également s'éveille ; l'enfant apprend à distinguer le bien du mal ; assez vite, il arrive à écouter cette voix mystérieuse qui lui apporte louange ou blâme, et fait naître dans sa jeune âme joie ou tristesse. Le moment est favorable pour faire aussi son éducation morale et religieuse, et proposer l'amour de Dieu à cette âme en quête du bien.

« Plus ou moins », disait le pape Pie X, laissant entendre par là que l'usage de raison pouvait advenir après sept ans seulement, mais aussi avant ; à son tour le Code (can. 12) en disant que « les enfants, même s'ils ont l'usage de la raison, ne sont pas soumis aux lois ecclésiastiques avant sept ans révolus, sauf indication contraire » laisse clairement entendre que l'usage de raison peut être acquis avant la septième année. Et de fait, chez beaucoup, l'intelligence s'éveille à un âge assez tendre, posant même un problème d'initiation qui ne se présentait pas autrefois avec la même acuité.

Et il faudrait souvent, hélas ! mettre au présent ce que Pie X en son décret disait au passé, à propos de l'ancienne coutume de refuser la communion aux enfants jusqu'à dix et même quatorze ans. « Il arrivait en effet que l'innocence de l'enfant, arrachée aux caresses de Jésus-Christ, ne se nourrissait d'aucune sève intérieure ; et, triste conséquence, la jeunesse, dépourvue de secours efficace et entourée de pièges, perdait sa candeur et tombait dans le vice, avant d'avoir goûté les saints Mystères ».

II

L'Eglise a parlé, la cause est entendue, et nul ne prétendrait aujourd'hui discuter le bien-fondé de ces dispositions en faveur de la communion des enfants. Mais dans la pratique, on se heurte souvent à de sérieuses difficultés, lesquelles se résument dans un manque de préparation nécessaire. Certains enfants arrivent à nos catéchismes à un âge déjà avancé, huit ou neuf ans par exemple, juste au moment voulu pour satisfaire au réglement de catéchisme préparatoire à la communion solennelle ; ce retard s'explique habituellement par un milieu familial peu soucieux de vie chrétienne ; et voilà des enfants qui n'ont plus leur fraîcheur d'âme première, qui ont perdu parfois leur innocence, qui n'ont aucune formation à la piété, et dont on n'est pas toujours sûr qu'ils ont conservé la foi. Cas embarrassants où l'on tâche de faire ce qu'on peut ; et où il est difficile d'unir le respect du sacrement et l'intérêt spirituel des enfants.

Et voilà qui explique comment, en pratique et souvent, la communion fréquente et précoce est devenue le privilège des enfants de famille chrétienne. Or, nous dit le *Directoire,* cet état de fait doit disparaître et voilà qui est nouveau. Mais les difficultés, loin de diminuer ne font souvent que s'accroître, en beaucoup de paroisses, avec la démission des parents et la baisse de la pratique religieuse. Où chercher la solution d'un tel problème ?

Un vieil adage de philosophie dit « qu'une chose est certainement possible si elle existe » ; or, dit le *Directoire,* « on a constaté que le fait, pour un enfant de milieu déchristianisé, d'avoir communié fréquemment, pourvu que ce fût spontanément, avant la communion solennelle, est souvent un gage de persévérance ». Voilà une affirmation d'une voix autorisée, voilà un fait qui doit encourager à une certaine audace.

Laissons de côté, résolument, une discussion qui pourrait s'ouvrir à propos du « spontanément » (frein prudent à un prosélytisme exagéré) et prêtons plutôt attention à la note du *Directoire ;* elle oriente nos recherches d'une solution, en indiquant les voies à notre Action Catholique. La difficulté était et reste souvent : l'impréparation des enfants. Si celle-ci ne peut être assurée par les parents, il faut éveiller les militants à leurs responsabilités « à l'égard de ces chrétiens isolés et encore néophytes ». A eux, dans leur quartier, de gagner la confiance des parents, de s'intéresser intelligemment aux enfants déshérités (du point de vue religieux), de les éveiller, tout petits, si possible, à une vie chrétienne ; il y a de telles ressources dans de jeunes âmes fraîches que ce serait souvent une révélation et une joie pour nos militants et militantes.

Dans bien des cas alors, il n'y aurait plus à retarder outre mesure la communion ; même dans un milieu familial déficient, l'enfant pourrait être suffisamment préparé pour être admis de bonne heure et fréquemment à la Ste Table. Encadrés par l'Action Catholique, et suivis dans toute leur vie d'enfants par nos militants, non dans un esprit critique et étroit, mais dans une vraie et courageuse charité fraternelle, nos communiants pourraient être nombreux ; peu à peu c'est tout leur milieu d'enfants qui monterait, les aidant les uns par les autres, et devenant peu à peu le ferment du Royaume de Dieu.

III

Il nous faut, nous le savons maintenant, revaloriser les sacrements dans notre esprit, pour les mieux apprécier et en retirer plus de fruits. Dans cette ligne le *Directoire* nous demande de rehausser la cérémonie de la toute première communion. S'il reste admis

que tel enfant profite d'une fête de famille pour s'approcher avec les siens de la Sainte Table, le *Directoire* semble plus favorable à une cérémonie collective. Il y a à cela un avantage matériel pour le prêtre surchagé qui simplifie la préparation immédiate et dernière en groupant les enfants ; mais aussi un avantage moral, à savoir le sens de la communauté chrétienne.

La solennité pourra s'unir au nombre pour souligner davantage l'importance de cette première rencontre avec le Christ ; toutefois, une certaine sobriété est à observer, et surtout la cérémonie devra garder « un caractère très familial et très recueilli » ; très familial : il est désirable que, même dans les cérémonies collectives, l'enfant communie au milieu de ses parents, de sa famille ; si elle pouvait être là au complet (et cela arrive parfois) ce serait parfait. Il arrive aussi qu'une communion privée réveille dans une âme paternelle ou maternelle une foi endormie, quand l'invitation du prêtre à accompagner l'enfant, sans être importune, se fait assez engageante.

Là où il ne sera pas possible de décider les parents, c'est peut-être un aîné, frère ou sœur, qui pourra accompagner le jeune communiant ; à défaut, il devrait toujours y avoir au moins une voisine, une amie, qui serait pour l'enfant comme une marraine de communion ; on verrait très bien que celle-ci ait été avertie et invitée assez tôt pour s'intéresser à l'enfant quelques semaines ou quelques mois auparavant.

Si l'Action Catholique a pu prendre ses responsabilités, si des militantes se sont fait éveilleuses d'âmes, dans les quartiers, et ont suivi et préparé les enfants d'une façon suivie et méthodique, leur place sera à côté d'eux à la Ste Table, cela va de soi. D'ailleurs, une cérémonie collective de communion privée est un événement dans la communauté chrétienne qui mérite de rassembler autour des des enfants tous ceux et celles qui travaillent à l'avènement du Royaume de Dieu.

* *

Trop souvent nous avons l'impression, voire la conviction, que le catéchisme n'est pas entré dans la vie de l'enfant ; que sa religion est comme un manteau dont il s'affuble ; au risque de le juger un jour désuet et inutile et de le rejeter sans trop de regret. La communion fréquente, rendue possible avec l'aide de toute la communauté chrétienne, jointe à la confession apportera certainement un élément de solution à cette angoissante question.

CAUSERIES DE PEDAGOGIE CATECHISTIQUE

IX

LE MATÉRIEL DIDACTIQUE

Le matériel didactique est un élément important du milieu physique dont je vous ai entretenus : « Quand nous parlons de milieu, d'ambiance, dit Mme Montessori, nous comprenons l'ensemble des objets que l'enfant peut librement choisir et dont il peut se servir autant qu'il le désire »[1]. Il est donc tout indiqué de nous y arrêter dès maintenant, même si nous ne devons en montrer l'utilisation que dans un délai assez long.

Selon le plan de ces exposés, je me bornerai à l'essentiel et vous pourrez, pour plus ample information, consulter de bons ouvrages[2].

I

Les premières choses nécessaires sont une **armoire**, des **tables** et des **chaises**. Non pas, si possible, de grandes tables, mais de petites, pour des groupes de six élèves, dix au maximum. Des tréteaux suffisent. Les chaises sont préférables aux bancs, pour faciliter les déplacements individuels.

Un **tableau** est aussi indispensable. Si vous visez à l'économie, achetez un carton mural ardoisé, ou au besoin fabriquez vous-même ce qui vous convient en contre-plaqué. De cette manière vous pouvez même en faire un petit portatif, en deux morceaux réunis par une charnière.

Servez-vous de craies de couleur.

Ayez une **carte de Palestine**, et si possible une du Proche-Orient. Plusieurs ont été imprimées, mais le mieux est peut-être que vous en fassiez une vous-mêmes, de la dimension qui vous convient, en y mettant les couleurs que vous voulez, en y représentant à votre manière les villages, les villes, les monuments, et même certaines scènes (Thabor, Gethsémani...). Pour qu'elle ne se détériore pas, faites-la aussi en contre-plaqué : au lieu d'épingles vous fixerez des paires de petits clous de cuivre aux endroits importants, et les enfants y adapteront les fiches en cellophane où vous aurez peint les noms correspondants.

Les **Planches documentaires** de la Maison Tardy, ou celles de Fr. Derkenne (J. de Gigord) vous renseigneront sur les coutumes orientales.

Une collection de **Tableaux muraux** est très utile. Mais veillez à ce qu'ils soient suffisamment beaux[3]. Un procédé encore plus économique consiste à faire vous-mêmes ce travail, de la grandeur qui vous plaira, au moyen d'un pantographe, instrument facile à fabriquer.

La Maison de Thaon reproduit en **vignettes** toutes ces silhouettes et une quantité d'autres, à un prix infime. Elles serviront aux enfants pour de nombreux travaux d'illustrations, de commentaires, de jeux. Demandez le catalogue et quelques spécimens. Mais ne vous croyez pas obligé de suivre la méthode catéchistique indiquée (Méthode Bernadette). Celle-ci fait des tableaux le point de départ des explications, alors qu'une méthode plus active les utilise à la fin, comme exercice de récapitulation[4].

[1] *Pédagogie scientifique* (Desclée de Brouwer), p. 49.

[2] Par exemple : *Le catéchisme vivant*, de M. le chan. Boyer (Desclée de Brouwer), ou les préfaces des deux volumes de Mlle Derkenne : *La vie et la joie au catéchisme* (J. de Gigord) ou encore Marie Fargues : *La formation religieuse des enfants dans le milieu déchristianisé* (Spes) — *Catéchisme pour notre temps* (Spes), p. 146-149.

[3] A défaut d'une série d'un prix élevé, vous trouverez à la *Maison du bon Livre* (Thaon-les-Vosges) diverses collections de silhouettes artistiques, toutes sous trois formats. Les plus petites suffisent pour un groupe d'une vingtaine d'enfants.

[4] En fait de vignettes, voyez aussi *L'Evangile en images*, de J.-M. Breton (3, rue de l'Hôtel-de-Ville, Tourcoing, Nord) : une série de 224 et un choix de 56.

II

Vous pourrez aussi vous confectionner — au besoin avec le concours des enfants — des **Albums d'images** à bon marché : vous collectionnerez dans les illustrés (« Vie catholique », « Fêtes et Saisons », « Illustration »...) tout ce qui sera susceptible d'agrémenter vos leçons, de fournir des modèles de dessins, de servir de motif de décoration. Vous en ferez facilement plusieurs recueils : un pour l'Evangile, l'autre pour la Liturgie, etc. [5].

Dans la mesure du possible la décoration de la salle variera ainsi à chaque leçon. Un procédé pratique, employé dans des écoles nouvelles, consiste à tendre une échelle le long du mur et à suspendre les feuilles au moyen de pinces à linge. Par souci d'économie et d'esthétique, encadrez ces feuilles, ou au moins bordez-les en haut et en bas de carton léger.

Pour les nombreux travaux des enfants, que nous énumérerons dans la suite, il sera bon d'avoir en réserve du papier. Par économie, achetez chez un relieur du papier de garde ou, chez un fabricant, du papier au kilog. Mais, pour intéresser l'enfant, veillez à ce que ce soit toujours du papier neuf.

La **cellophane** vous sera utile, notamment pour fabriquer des pochettes qui préserveront les fiches de travail : vous l'aurez à bon compte en demandant à un médecin des plaques radiographiques usagées ; il suffira de les décaper.

Faites de même pour vous procurer des **papiers de couleur** : adressez-vous à un peintre en bâtiments qui vous fera cadeau de ses vieux albums.

Ayez une réserve de **crayons** noirs et de couleur, pour les enfants qui n'en ont pas. Confiez-en la responsabilité à deux élèves qui sauront battre le rappel en fin de séance.

Les **ciseaux** (à bouts ronds, par précaution) et la **colle** sont indispensables. Si vous fabriquez votre colle de farine vous savez que si vous y ajoutez un antiseptique (alun, permanganate...), vous la conservez plus longtemps.

Il existe pour les petits des **jeux** divers qui ont une certaine utilité. Nous en reparlerons.

Les travaux de **modelage** [6] ne sont pas d'une urgence absolue, ni surtout d'un emploi continuel. Nous en reparlerons aussi. Le matériel n'est ni compliqué, ni coûteux. Si vous habitez une région argileuse, peut-être trouverez-vous facilement de la **terre glaise** qui fera très bien votre affaire. Pour l'utiliser, mettez-la sur un plateau, ou dans un bac, ou simplement sur du zinc, ou sur des planches très lisses. Vous fabriquerez vous-mêmes les ébauchoirs avec votre couteau, en les taillant pointus d'un côté et en forme de spatule plate ou courbe de l'autre. Avec cela quelques chiffons, une ou deux cuvettes, et une boîte en fer pour y conserver la terre dans un linge humide.

Si vous êtes obligés d'acheter la terre à modeler, elle vous sera expédiée en pains de dix kgs à un prix modique [7].

Vous pouvez, au lieu de terre, employer de la **pâte** à modeler. C'est une matière plastique qui ne sèche pas et peut donc servir indéfiniment. Elle est propre à manier. Mais elle coûte cher et on ne peut la peindre : elle est vendue diversement colorée.

La **peinture** de vos modelages sera de l'aquarelle épaisse, ou mieux de la gouache, ou de la peinture à l'huile, celle-ci ayant une apparence de vernis. Le vernis proprement dit est du silicate de soude ou de la gomme laque, que vous pourrez vous procurer chez les droguistes.

Pour la documentation des élèves il vous faudra au moins une **BIBLE**, complète ou mieux en morceaux choisis, des **évangiles, divers catéchismes**, et si possible des **vies de saints** à leur portée. La Bible sera mise à l'honneur sur un pupitre, et traitée avec respect.

III

Mais ce qui semble le plus urgent à réaliser, et qui doit être le centre de convergence des autres activités pratiques, c'est un **Manuel de catéchisme** personnel à chaque enfant. Parmi les nombreux manuels imprimés il n'y en a pas encore un qui rallie tous les suffrages, et cela n'arrivera sans doute jamais. Mais voici un moyen idéal d'adapter la doctrine à votre auditoire et de captiver vos élèves : faites-leur faire chacun leur propre manuel.

Pour cela, contentez-vous de leur faire acheter le texte officiel dans toute sa simplicité. Et qu'il vous apportent les deux cartons de la couverture d'un vieux livre ou d'un vieux cahier. Vous y percerez des trous à l'emporte-pièce pour y passer deux cordons. Et ce sont les enfants eux-mêmes qui garniront peu à peu le recueil au moyen de résumés, de citations, d'exemples, d'explications, de dessins faits par eux, d'images imprimées, de chants, d'applications spirituelles, etc. Ayez soin de renforcer les perforations en y collant des disques perforés spéciaux.

Les réponses du catéchisme officiel seront insérées à leur place convenable, c.-à-d. normalement, à la fin des explications doctrinales. Elles seront copiées avec soin, calligraphiées même, ornées au goût de chacun. Les mots importants, que vous leur signalerez, seront soulignés ou écrits d'une couleur différente ; les diverses propositions seront séparées par des blancs ou même par des lignes en cascade ou en accolades. Dans les cas difficiles la réponse officielle sera précédée d'une réponse élémentaire plus claire [8]. De cette manière les enfants se passionneront pour leur manuel et ils cesseront de voir un obstacle dans le texte officiel. Leur collection s'enrichira d'année en année ; ils seront très fiers de vous la faire feuilleter, et très heureux de la conserver plus tard. D'ailleurs ce qu'ils auront ainsi fait ou trouvé se gravera profondément dans leur mémoire.

Il sera même bon pour procéder avec plus d'ordre et de clarté, de leur faire confectionner d'autres dossiers du même genre. L'expérience vous indiquera ce que vous devrez faire. Signalons au moins un **album de Liturgie**, dont nous reparlerons au sujet de la messe (14e causerie), et un **album de documents**, où ils conserveront des notes moins essentielles : documents variés, tests, devoirs faits à la maison, etc.

Enfin vous pourrez leur faire garnir, d'après le même principe, des albums collectifs ou **cahiers de groupes**. Cela favorisera leur esprit de solida-

[5] Si vos moyens vous le permettent, vous trouverez de très belles photos à la J. E. C. F. (19, rue Dareau, Paris-14e).

[6] Voir la brochure *Modelage*, par Bellenfant (Flammarion). En plus développé, *La terre*, par Henri Malvaux (Ed. du Scarabée). Voir aussi *Educateurs*, n° 43 (janv.-fév. 1953), p. 19-23.

[7] S'adresser à une poterie ou tuilerie, par ex. Reviron, 19, avenue Allendy, Paris-15e.

[8] Dans ce travail délicat de simplification et d'acheminement vers la formule complète, servez-vous par exemple du catéchisme de M. l'abbé B. de Curzon (à Troo, Loir-et-Cher).

rité et servira aux expositions, les jours de fêtes catéchistiques.

Avec un peu d'ingéniosité l'installation d'un matériel didactique n'est donc pas tellement dispendieuse. Ceci sans parler des appareils à **films** et à **projections.** C'est qu'ils ne sont pas à compter parmi les objets nécessaires à une pédagogie active. Si vous pouvez vous en pr curer, c'est bien, cela plaira aux enfants et les aidera à repasser ce qu'ils auront étudié. Mais ils ne sont nullement indispensables.

Et après tout, si les séances de catéchisme exigent quelques dépenses, **ne croyons pas que ce soit de l'argent sacrifié :** il est reconnu que cet apostolat est de toute première importance, plus encore que l'apostolat par les patronages et les cinémas paroissiaux. Et jamais les fidèles ne refuseront de donner à la quête pour vous aider :

« L'expérience nous a appris que les difficultés financières sont partout surmontées lorsque les catéchistes prêtres et laïques sont bien convaincus de l'importance de leur mission et de la nécessité de disposer d'un minimum de moyens matériels pour la remplir avec plus d'efficacité »[9].

X

VALEUR DU SILENCE

La question primordiale de l'ambiance et du local au catéchisme m'a amené à parler du matériel didactique qu'il convient d'y trouver. Mais je ne veux pas encore entrer dans le détail des occupations manuelles et intellectuelles qui l'utiliseront. Car, je vous l'ai dit, je me suis proposé de suivre autant que possible un ordre d'importance absolue parmi les divers facteurs qui concourent à réaliser un catéchisme idéal — vous laissant le soin d'en apprécier la valeur relative à vos divers milieux.

Or, si nous nous rappelons la finalité du catéchisme et l'urgence qu'il y a à former en nos enfants des âme de chrétiens, profondes et convaincues, il est hors de doute qu'il faut avant tout pour cela leur donner le sens du recueillement et de la prière. Et c'est dans ce but que je vais vous communiquer des découvertes étonnantes faites sur ce point par des pédagogues que vous connaissez au moins de nom : Maria Montessori et M^me^ Hélène Lubienska de Lenval.

I. — *La leçon de silence*

Une invention vraiment géniale de M^me^ Montessori est la leçon de silence. Cette leçon est couramment employée dans les jardins d'enfants montessoriens, ouverts, vous le savez, aux petits de 3 à 6 ans.

L'expérience peut se prolonger au-delà de cet âge, dès que les enfants y ont été habitués de bonne heure. Il est beaucoup plus délicat et souvent impossible de l'inaugurer chez de plus grands qui n'ont pas été soumis à cette discipline. Donc vous n'aurez peut-être pas l'occasion de l'employer telle quelle. Mais même dans ce cas il n'est pas inutile de vous mettre au courant de ce dont il s'agit : cela vous ouvrira probablement des horizons insoupçonnés et inspirera votre conduite à l'occasion. Du reste, si vous trouvez des garçons récalcitrants à cet exercice, vous pourrez exciter leur émulation en leur rappelant que « c'est son influence qui a inspiré « la minute de silence » dans les manifestations publiques »[1].

Maria Montessori n'était pas une catéchiste de profession. Elle était une pédagogue et une éducatrice. Sa leçon de silence n'est donc pas directement conçue dans un but religieux : c'est un exercice de pédagogie naturelle destiné à donner aux enfants le goût du recueillement, du calme, de la maîtrise de soi, du travail silencieux et ordonné. Mais il se trouve que ces dispositions sont éminemment favorables à la prière, et qu'effectivement cette leçon de silence a été le point de départ d'exercices proprement spirituels. Il convient donc de la connaître d'abord en elle-même avant d'en étudier les applications religieuses. Pour cela il suffit de citer Maria Montessori elle-même. Le passage est assez long, mais je m'excuse à peine de le reproduire à peu près en entier, tellement il est intéressant.

« Il faut *enseigner* le *silence* aux enfants : pour cela il faut faire exécuter différents exercices qui contribuent à la surprenante capacité de discipline de nos petits.

J'appelais l'attention des enfants pour *faire avec moi le silence.*

Je me tenais debout où assise, *immobile, silencieuse.* Un doigt pourrait en bougeant produire un bruit, pourtant imperceptible ; on pourrait respirer fortement ; mais non, tout est silence absolu. Ce n'est pas chose facile. J'appelle un enfant et je l'invite à faire comme moi : il s'ajuste au mieux, debout, voilà un bruit ! Il remue un bras en le glissant tout doucement sur le bras de son petit fauteuil, c'est un bruit ; son souffle n'est pas encore calme, silencieux, imperceptible comme le mien.

Entre ces manœuvres et quelques mots brefs, concis, entrecoupés par l'immobilité et le silence, les enfants restent ravis, aux aguets. Beaucoup d'entre eux s'intéressent à quelque chose qu'ils n'avaient encore jamais observé : au bruit qu'ils faisaient et dont ils ne s'étaient jamais aperçu ; et ils découvrent qu'ils sont *plus heureux dans le silence.* C'est un silence *absolu,* où rien, absolument rien, ne bouge. Ils me regardent quand je m'arrête, droite, au milieu de la salle ; et c'est vraiment encore comme si « *je n'y étais pas* ». Alors, tous essayent de m'imiter et cherchent à m'égaler. J'avertis, çà et là, qu'un pied remue presque imperceptiblement... L'attention des enfants est attirée sur chaque partie de leur corps, dans une volonté anxieuse d'atteindre à l'immobilité. Pendant qu'ils s'exercent, le silence obtenu est vraiment différent de celui qui, superficiellement, s'appelle « silence ». Il semble que, graduellement, la vie disparaisse ; que la salle se vide peu à peu, jusqu'à n'y avoir plus personne. Alors, on commence à entendre le *tic tac* de l'horloge au mur ; et ce *tic tac* semble *croître d'intensité* au fur et à mesure que le silence se fait plus profond. De la cour, qui semblait silencieuse, voilà des bruits variés qui arrivent : un oiseau qui pépie, un

[9] *Catéchistes d'aujourd'hui.* n° 4, p. 11. — Pour tout renseignement concernant le catéchisme, on peut s'adresser au *Centre national catéchistique*, 19, rue de Varenne, Paris-7^e^. A la même adresse il y a une librairie catéchistique.

[1] Maria Montessori, *Pédagogie scientifique*, Ed. 1952, p. 118, *nota.* — L'exemple de l' « Equipe St-Germain de Charonne » est intéressant : les catéchistes y font pratiquer très régulièrement la leçon de silence pendant dix minutes. Or les enfants viennent tous de la banlieue déchristianisée. On nous les décrit comme : « Des garçons de dix ans — des durs — nerveux, à la fois turbulents et flegmatiques — circonspects et affectueux ». Cf. *Le travail individualisé au catéchisme*, p. 34 et 35.

enfant qui passe. On reste fasciné par ce silence comme par une conquête. « Voilà que tout est tranquille, comme s'il n'y avait plus personne ».

Je fermais alors les fenêtres et je disais aux enfants : « Maintenant écoutez une voix qui vous appelle tout légèrement par votre nom ».

Alors, d'une pièce voisine, à travers la porte fermée, j'appelais à voix basse, mais en articulant chaque syllabe, comme si j'appelais quelqu'un à la montagne ; et cette voix, comme clandestine, semblait atteindre le cœur même des enfants et s'adresser à leur âme. Chaque enfant appelé se levait silencieusement, essayant de ne pas bouger sa chaise en marchant sur la pointe des pieds, assez imperceptiblement pour ne pas se faire entendre ; son pas résonnait toutefois dans le silence absolu, mais ne l'interrompait pas, grâce à l'immobilité persistante de tous les autres. Il atteignait alors la porte, le visage joyeux, exécutant quelques petits sauts dans la pièce voisine, étouffant de petits éclats de rire, ou bien s'accrochait à ma robe en s'appuyant sur moi ; ou bien il se penchait pour regarder ses camarades, encore dans l'attente silencieuse. L'enfant appelé considérait avoir reçu un privilège, un don, une récompense, sachant bien que *tous* seraient appelés, mais on commençait par le plus silencieux de la salle. Ainsi, chacun essayait de mériter l'appel certain en une entente parfaite. Je vis un jour une petite fille de trois ans essayer d'étouffer un éternuement... et y réussir ! Elle retenait sa respiration dans sa petite poitrine secouée, et résistait, jusqu'à la victoire.

Ce jeu ravissait les enfants : leur expression tendue, leur patiente immobilité révèle l'attente d'un grand plaisir. Au début, alors que l'âme de l'enfant m'était alors inconnue, j'avais pensé montrer des bonbons et des joujoux, les promettant à l'enfant appelé : je supposais que les cadeaux seraient l'attrait nécessaire pour obtenir de tels efforts de l'enfance. Mais je m'aperçus bien vite que c'était inutile.

Les enfants atteignaient les émotions et les joies du *silence* après avoir soutenu leurs efforts, comme des navires atteignent au port : heureux d'avoir éprouvé quelque chose de nouveau et d'avoir remporté une victoire. C'était là leur récompense. Ils *oubliaient* la promesse du bonbon, et ne se souciaient pas de prendre l'objet promis. J'abandonnai ainsi ce moyen inutile, et je vis avec stupeur que le jeu répété se perfectionnait toujours plus, jusqu'à maintenir les enfants de trois ans immobilisés dans le silence pendant tout le temps nécessaire à l'appel : j'arrivais à faire sortir une quarantaine d'enfants ! C'est que l'âme enfantine possède en soi ses récompenses et ses joies spirituelles. Après ces exercices, ils semblaient m'aimer davantage ; certains étaient devenus plus obéissants, plus « gentils » ; en effet, nous étions comme isolés du monde, et nous avions passé quelques minutes d'*union* : moi à les désirer et à les appeler ; eux, à recevoir, dans le plus profond silence, la voix qui se tournait vers chacun d'eux personnellement, le jugeant à ce moment le meilleur de tous ! »[2]

II. — *La valeur culturelle et religieuse du silence*

Dès que l'on sait à quel point les auteurs spirituels de tous les siècles, depuis les Pères du désert jusqu'aux docteurs les plus modernes, recommandent le silence et le recueillement pour trouver Dieu dans la prière et la contemplation, on est émerveillé du parti qu'on peut tirer de la leçon de silence pour former les enfants à la piété.

Cet exercice ne pouvait manquer d'être exploité dans ce sens. Il l'a été à fond par une catéchiste contemporaine, Mme Lubienska de Lenval. Elle ne se fait pas faute d'insister sur la **valeur culturelle** du silence. Elle affirme qu' « il existe une relation étonnante entre le silence bien fait et les progrès intellectuels des enfants »[3] : elle attribue à cette habitude du silence certaines qualités des anciens élèves montessoriens : « l'équilibre du caractère, la maîtrise de soi, l'ordre dans les idées et la sérénité »[4]. C'est selon elle une erreur déplorable et irrémédiable de ne pas former au silence dès les premières années :

« On est tellement habitué à voir les enfants s'ébattre bruyamment, on comprend si bien le besoin de brusque détente après des heures de silence et d'immobilité, qu'on a fini par confondre joie avec bruit et gaieté avec vacarme. Si bien que, même sorti de l'enfance et libéré de toute contrainte musculaire, l'adulte continue à associer l'idée de silence avec celle d'ennui ou de vide. Il le craint et le fuit.

Et cependant, au fond de lui-même, il y aspire »[5].

Et il aspire encore plus à fuir « le bruit incessant de sa propre pensée » que le bruit extérieur.

Mais Mme Lubienska insiste surtout sur la **valeur religieuse** du silence. Elle en fait une des bases de la formation spirituelle et liturgique des enfants, ainsi que nous le verrons plus amplement dans la suite. Conformément à la traditon montessorienne, elle tient à ce que la pénombre favorise le recueillement :

« Avant de commencer, on a fait l'obscurité dans la salle ; les enfants se sont assis par terre, jambes croisées, bras croisés, en silence (à la manière orientale, précise-t-elle, favorable à la méditation). Puis l'adulte, à voix basse, indique les gestes à faire, car il ne s'agit pas d'exposer la doctrine chrétienne à des petits de trois à six ans : il s'agit de leur faire prendre cette attitude de révérence que traduisent les gestes liturgiques et de les rendre attentifs à la présence de Dieu »[6].

Et à force de répétitions, l'enfant doit parvenir à se recueillir ainsi à volonté. Car, dit le Père Valensin dans la préface du volume, il ne suffit pas de faire cet exercice au début de la prière : « Il est vain de ne demander à des enfants le silence qu'au moment où l'on en a besoin. Non seulement on ne l'obtiendra pas, mais il sera, si on l'obtient, un silence de mauvaise qualité, gros de turbulence... L'enfant doit apprendre à « faire le silence »[7].

Mme Lubienska fait faire cet exercice au début de chaque séance de catéchisme et, bien entendu, surtout avant la prière proprement dite. Nous verrons bientôt quel fruit l'enfant en retire pour trouver Dieu.

S. S. Pie XII et l'Apostolat des laïques

Plus qu'aucun autre Pape sans doute, Pie XII a utilisé le discours dit « de circonstance » comme moyen ordinaire d'enseignement. Quiconque veut connaître sa pensée ne peut se dispenser de recourir aux innombrables allocutions, discours, messages, etc... prononcés depuis 1939, comme à des sources sûres qu'il convient de rapprocher des autres documents, les encycliques notamment.

[2] *Ib.*, p. 115 à 117.

[3], [4], [5], [6] *L'éducation du sens religieux*, p. 110, 112, 109, 68.

[7] *Ib.*, p. 20.